

**Définition :**

Dans les dictionnaires de la fin du XVIIe siècle, la conversation apparaît avant tout comme un « entretien familial ». Seul celui de Furetière mobilise des figures savantes différenciées qui traduisent le rapport ambivalent de cette pratique sociale et discursive aux discours savants :

**Conversation**, s. f. Entretien familial qu'on a avec ses amis dans les visites, dans les promenades. Les gens les plus doctes ne sont pas les plus propres pour la conversation, n'ont pas les agréments de la conversation. Il ne faut pas prendre pied sur tout ce qu'on dit par manière de conversation. On appelle un petit jeu, un jeu de conversation. Conversation, se dit dans le même sens des assemblées de plusieurs personnes sçavantes & polies. Les conversations des Sçavants instruisent beaucoup : celles des Dames polissent la jeunesse. Mademoiselle de Scuderi, le Chevalier de Meré, ont fait imprimer de belles conversations (Furetière, 1690).

**Extrait 1. Galilée, *Dialogue concernant les deux plus grands systèmes du monde*, 1632, traduit de l'italien par René Fréreau avec le concours de François de Gandt, pour les éditions du Seuil.**

*Salviati est le porte-parole de Galilée, Simplicio défend la physique aristotélicienne, et un troisième personnage, Sagredo, est le naïf du dialogue. Nous sommes ici dans la « Troisième journée ».*

SALVIATI : Vous discutez fort bien ; mais sachez que le but principal des purs astronomes est simplement de rendre raison des apparences des corps célestes, d'y adapter, à elles et aux mouvements des étoiles, des structures et des combinaisons de cercles telles que les mouvements calculés correspondent à ces apparences. Ils ne sont pas gênés d'admettre une anomalie qui, en réalité, peut faire difficulté sous un autre aspect : Copernic lui-même écrit qu'il a commencé par restaurer la science astronomique à partir des suppositions de Ptolémée et qu'il a corrigé les mouvements des planètes pour faire correspondre très exactement les calculs aux apparences et les apparences aux calculs, du moins lorsqu'on prend les planètes une par une. Mais quand il voulut saisir ensemble toute la structure de ces constructions particulières, il en sortit un monstre et une chimère faite de membres absolument disproportionnés et incompatibles entre eux : cela pouvait bien satisfaire le simple astronome calculateur, mais l'astronome philosophe n'y trouvait pas la satisfaction et la paix. Il savait bien que si, avec des hypothèses fausses par nature, on peut sauver les apparences célestes, il vaut mieux le faire à partir de suppositions vraies ; il s'appliqua donc à chercher parmi les hommes célèbres de l'Antiquité quelqu'un qui eût donné au monde une autre structure que celle qu'on tient habituellement de Ptolémée ; il découvrit que les pythagoriciens avaient entre autres attribué la rotation diurne à la Terre, que d'autres lui avaient également attribué le mouvement annuel ; partant de ces deux nouvelles suppositions, il reprit alors l'examen des apparences et des particularités des mouvements des planètes, toutes choses facilement accessibles pour

lui ; voyant que le tout répondait alors aux parties avec une étonnante facilité, il adopta cette nouvelle constitution du monde et y trouva le repos.

SIMPLICIO : Mais, dans la constitution ptoléméenne du monde, quelles anomalies y a-t-il qui ne se trouvent pas, plus grandes encore, dans la constitution copernicienne ?

SALVIATI : Dans Ptolémée, il y a les infirmités, dans Copernic les remèdes. [...]

**Extrait 2. Madeleine de Scudéry, « De la conversation », *Conversations sur divers sujets*, 1653-1680**

– Pour moi, dit Amithone, j'avoue que je voudrais bien qu'il y eût des règles pour la conversation, comme il y en a pour beaucoup d'autres choses. – La règle principale, reprit Valérie, est de ne dire jamais rien qui choque le jugement. – Mais encore, ajouta Nicanor, voudrais-je bien savoir plus précisément comment vous concevez que doit être la conversation. – Je conçois, reprit-elle, qu'à en parler en général, elle doit être plus souvent de choses ordinaires et galantes, que de grandes choses. Mais je conçois pourtant, qu'il n'est rien qui n'y puisse entrer ; qu'elle doit être libre et diversifiée, selon les temps, les lieux et les personnes avec qui l'on est ; et que le secret est de parler toujours noblement des choses basses, assez simplement des choses élevées, et fort galamment des choses galantes, sans empressement, et sans affectation. Ainsi quoique la conversation doive toujours être également naturelle et raisonnable, je ne laisse pas de dire qu'il y a des occasions où les sciences mêmes peuvent y entrer de bonne grâce ; et où les folies agréables peuvent aussi y trouver leur place, pourvu qu'elles soient adroites, modestes et galantes. De sorte qu'à parler raisonnablement, on peut assurer, sans mensonge, qu'il n'est rien qu'on ne puisse dire en conversation : pourvu qu'on ait de l'esprit et du jugement ; et qu'on considère bien où l'on est, à qui l'on parle, et qui l'on est soi-même. Cependant quoique le jugement soit absolument nécessaire pour ne dire jamais rien de mal à propos, il faut pourtant que la conversation paraisse si libre qu'il semble qu'on ne rejette aucune de ses pensées ; et qu'on dit tout ce qui vient à la fantaisie, sans avoir nul dessein affecté de parler plutôt d'une chose que d'une autre. Car il n'y a rien de plus ridicule, que ces gens, qui ont certains sujets où ils disent des merveilles, et qui hors de là ne disent que des sottises. Ainsi je veux qu'on ne sache jamais ce que l'on doit dire, et qu'on sache pourtant toujours bien ce que l'on dit. Car si on agit de cette sorte, les femmes ne feront point les savantes mal à propos ; ni les ignorantes avec excès ; et chacun ne dira que ce qu'il devra dire pour rendre la conversation agréable. Mais ce qu'il y a de plus nécessaire pour la rendre douce et divertissante : c'est qu'il faut qu'il y ait un certain esprit de politesse qui en bannisse absolument toutes les railleries aigres, aussi bien que toutes celles qui peuvent tant soit peu offenser la pudeur.

**Extrait 3. La Bruyère, *Les Caractères*, « De la société et de la conversation », 1690**

74. – *Hermagoras* ne sait pas qui est roi de Hongrie, il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême ; ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre : il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini ; combats, sièges, tout lui est nouveau ; mais il est instruit de la guerre des

géants, il en raconte le progrès et les moindres détails, rien ne lui est échappé ; il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien ; il connaît à fond les Égyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles, il ne le verra point : il a presque vu la tour de Babel, il en compte les degrés, il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV fils de Henri III ? Il néglige du moins de rien connaître aux maisons de France, d'Autriche et de Bavière : « Quelles minuties ! » dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de VALOIS et de BOURBON. Il demande si l'Empereur a jamais été marié ; mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le Roi jouit d'une santé parfaite ; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Égypte, était valétudinaire, et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Alipharmutosis.

Que ne sait-il point ? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité ? Il vous dira que Sémiramis, ou, selon quelques-uns, Sérimarisis, parlait comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole : si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, qu'il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrot était gaucher, et Sésostris ambidextre ; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appelé Longuemain parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avait une main plus longue que l'autre ; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche.

75. – Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Aechine foulon, et *Cydias* bel esprit, c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande, et des compagnons qui travaillent sous lui : il ne vous saurait rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à *Dosithée*, qui l'a engagé à faire une élégie ; une idylle est sur le métier c'est pour *Crantor* qui le presse, et qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous ? Il réussit également en l'un et en l'autre. Demandez-lui des lettres de consolation, ou sur une absence, il les entreprendra ; prenez-les toutes faites et entrez dans son magasin, il y a à choisir. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre longtemps à un certain monde, et de le présenter enfin dans les maisons comme homme rare et d'une exquise conversation, et là, ainsi que le musicien chante et que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis, *Cydias*, après avoir toussé, relevé sa manchette étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnements sophistiqués. Différent de ceux qui convenant de principes, et connaissant la raison ou la vérité qui est une s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentiments, il n'ouvre la bouche que pour contredire : « *Il me semble*, dit-il gracieusement, *que c'est tout le contraire de ce que vous dites* » ; ou : « *Je ne saurais être de votre opinion* » ; ou bien : « *Ç'a été autrefois mon entêtement, comme il est le votre, mais... Il y a trois choses, ajoute-t-il, à considérer...* », et il en ajoute une quatrième : fade discoureur, qui n'a pas mis plus tôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de

qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie, et mettre en oeuvre ses rares conceptions ; car soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai ni le faux, ni le raisonnable ni le ridicule : il évite uniquement de donner dans le sens des autres, et d'être de l'avis de quelqu'un ; aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même, pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives et sans réplique. Cydias s'égale à Lucien et à Sénèque, se met au-dessus de Platon, de Virgile et de Théocrite ; et son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion. Uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère, il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent les poètes modernes : il se met en ce cas à la tête de ces derniers, et il sait à qui il adjuge la seconde place. C'est en un mot un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province en qui néanmoins on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même.

76. – C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. Celui qui ne sait rien croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même ; celui qui sait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré, et parle plus indifféremment.

77. – Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement : elles se gâtent par l'emphase. Il faut dire noblement les plus petites : elles ne se soutiennent que par l'expression, le ton et la manière.